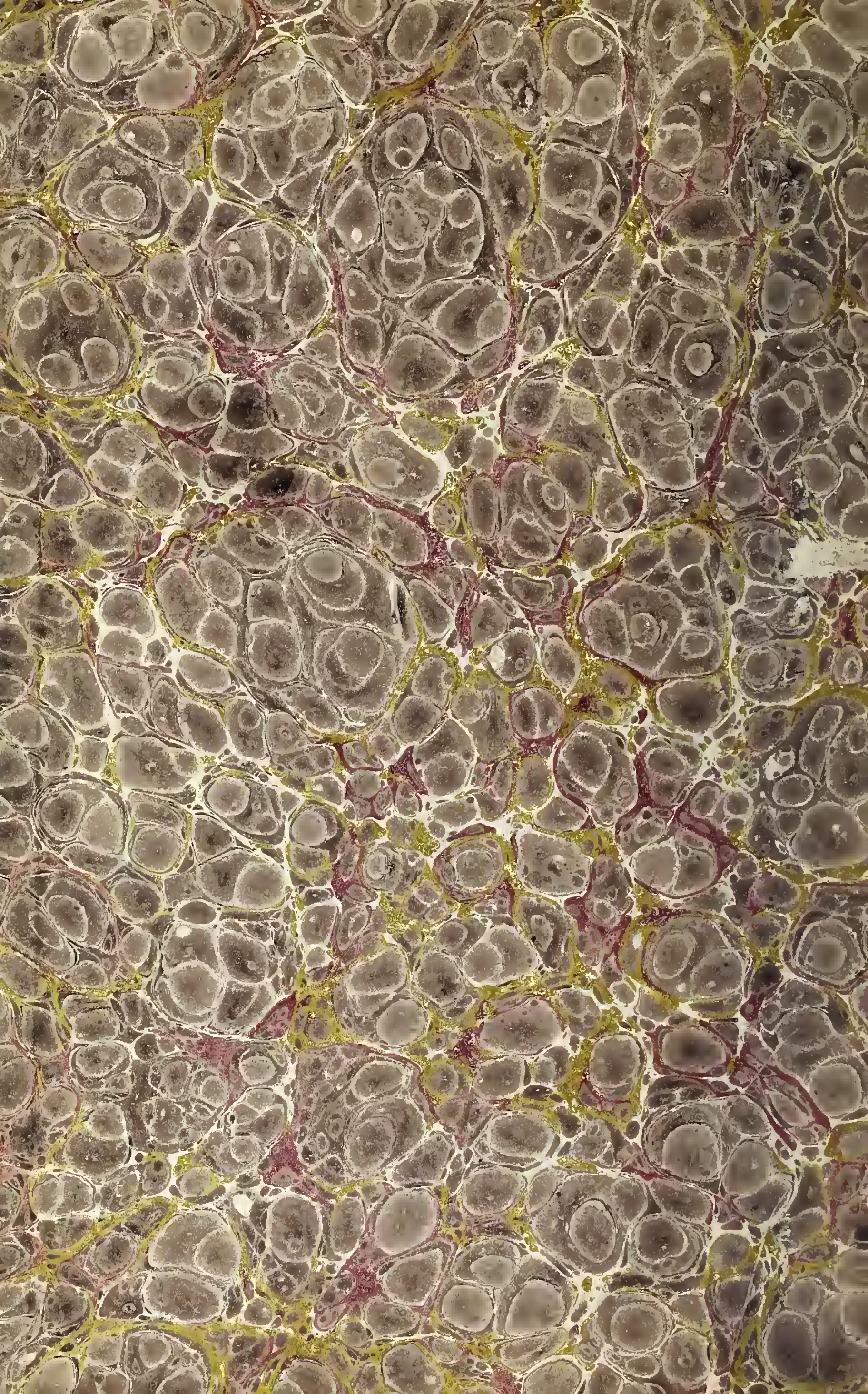
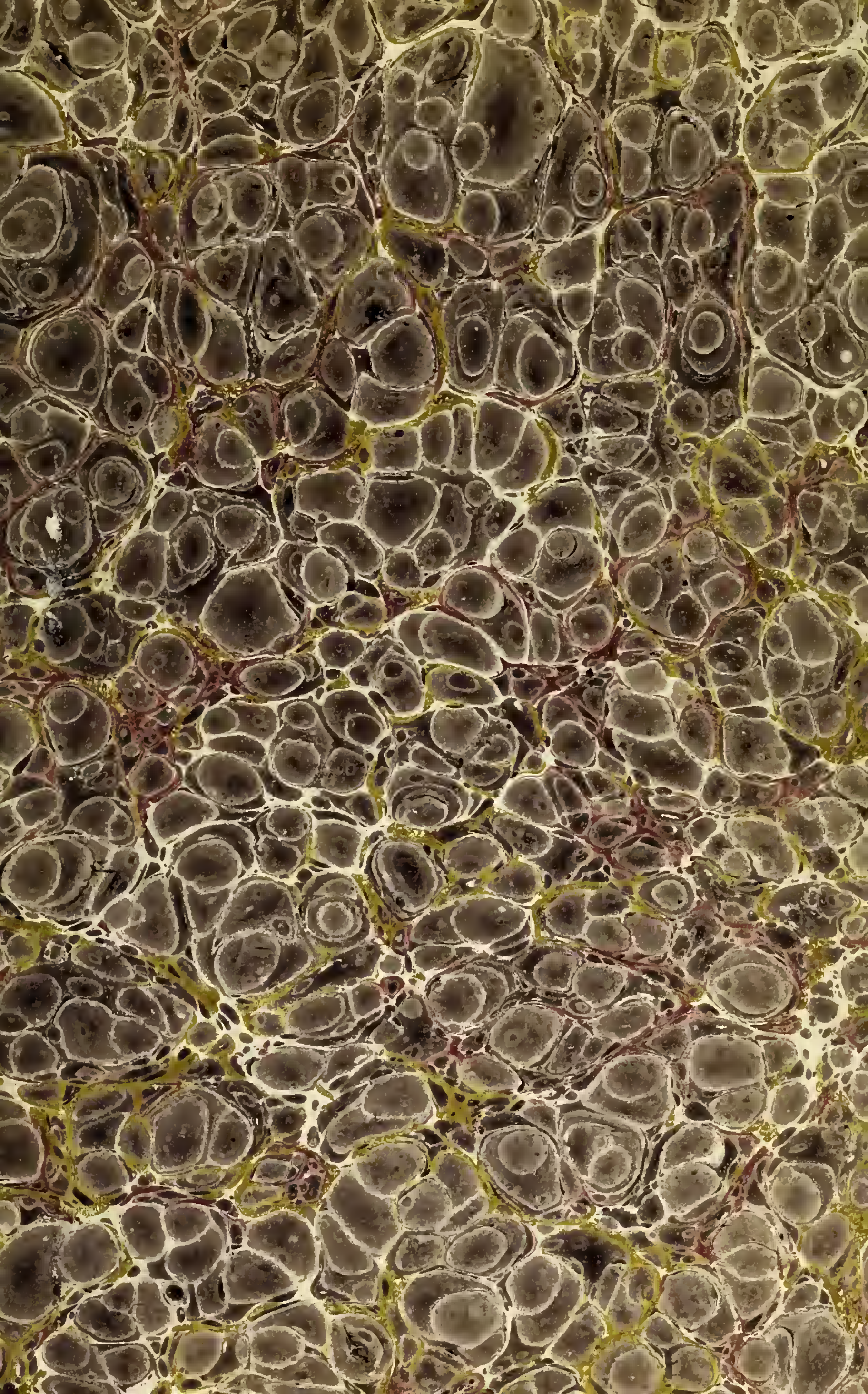




Le Romantisme.

In-8.° demi-rel.
mar. bleu.

EPITRE

SUR

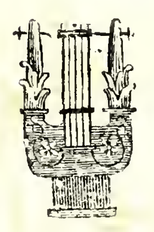
LE ROMANTISME,

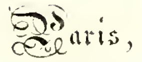
SUIVIE DE

LA MODE,

SATIRE.

Par G. Maillard, Avocat.





A. ÉGRON, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

RUE DES NOYERS, N° 37;

DELAUNAY, PONTHIEU, LIBAIRES, PALAIS-ROYAL.

1825.

PRÉFACE.

Il serait à souhaiter, dans l'état actuel de la littérature, qu'un homme de génie voulût prendre la défense de la raison et du goût, en s'occupant à développer l'origine, les progrès et les funestes conséquences des mauvaises doctrines qui menacent en ce moment l'empire des lettres d'une entière subversion.

Un tel ouvrage, exécuté par une main habile, à l'époque la plus favorable pour avoir le mérite de l'à-propos, obtiendrait, sans aucun doute, le genre de succès que tout écrivain sage doit désirer, celui qui est fondé sur l'estime, et appuyé du suffrage de tous les bons esprits.

Je n'avais pas, à beaucoup près, le temps et les talents nécessaires pour entreprendre une tâche aussi difficile. J'ai voulu seulement répondre à l'appel que le savant et illustre Prélat, qui dirige l'instruction publique, semble avoir fait à tous les partisans des bonnes doctrines littéraires, contre le faux système du romantisme. Persuadé de mon impuissance personnelle pour renverser un en-

nemi si redoutable, je me suis borné à tâcher de le harceler, en quelque sorte, avec les armes de la poésie, en attendant que d'autres, plus habiles que moi, se présentent pour le combattre de front avec celles du savoir et de la dialectique. On sait que les Muses, dont la démarche est vive et légère, n'aiment pas à s'embarrasser de l'attirail de l'érudition; les longs et savants ouvrages leur font peur. J'ai profité de cette disposition, aussi favorable à mes goûts qu'appropriée à l'insuffisance de mes moyens.

Le lecteur érudit me pardonnera donc, en lisant cette épître, la brièveté avec laquelle j'ai glissé sur l'origine du romantisme et sur les progrès de sa marche pour parvenir jusqu'au centre de notre littérature, où il semble avoir pris pied, au grand chagrin de tous ceux qui tiennent aux principes de l'ancienne école. Il faut d'ailleurs remarquer qu'une discussion savante et très-approfondie n'est pas indispensable dans un morceau de poésie d'une médiocre étendue; mais elle serait la partie nécessaire et la plus essentielle de l'ouvrage que je témoignais à l'instant le désir de voir paraître.

Les personnes pointilleuses, et surtout celles qui se montrent favorables au système que je combats, ne manqueront pas de dire qu'il y a de la témérité de ma part à avancer que le genre descriptif et le genre romantique

sont tous deux originaires du Nord, ou plutôt qu'ils n'en forment qu'un seul, dont le développement a été lent et progressif. Si elles me chicanent trop sur ce point, je leur ferai volontiers le sacrifice de mon opinion, qu'elles regarderont, si elles veulent, comme une pure invention poétique, qui ne tire pas à conséquence, mais qui m'était nécessaire pour donner plus d'intérêt à ma composition.

Il est certain que ce n'était pas trop abuser de la liberté de la poésie, que de supposer à ces deux genres, également faux et dangereux, une origine commune. A la vérité, Delille passe pour avoir été, parmi nous, le chef de cette nouvelle école qui s'est écartée la première de la route suivie par les grands écrivains des siècles d'Auguste et de Louis XIV. On peut reprocher à ce poëte, d'ailleurs admirable quand il se rend l'interprète de Virgile et de Milton, d'avoir été le père de la poésie descriptive[1]. Mais il ne faut pas en conclure que le principe et l'idée première de ce nouveau genre lui appartiennent exclusivement.

Il serait curieux et utile à-la-fois d'examiner son affinité et sa ressemblance, sous certains rapports, avec le romantisme, que l'on retrouve tout entier dans les poëmes

[1] M. de Châteaubriand regarde Racine le fils comme le fondateur de la nouvelle école poétique; cependant l'opinion la plus commune attribue cet honneur à Delille.

ossianiques. Les Bardes, en célébrant les exploits des héros Celtiques, ne manquaient jamais de décrire, avec complaisance et sous les couleurs d'une imagination exaltée, les phénomènes naturels qu'offraient sans cesse à leurs yeux un ciel chargé de nuages et de vapeurs, un pays pittoresque, couvert de lacs et tout hérissé de forêts et de montagnes. Il faut convenir qu'une nature aussi sauvage devait avoir bien de l'attrait pour la Muse descriptive ou romantique. Elle alla y chercher de nouvelles inspirations, un langage tout nouveau, qui firent oublier peu à peu les vrais principes de l'école classique. Mais cette révolution s'accomplit chez nous par degrés. Les poëmes descriptifs parurent : ce fut comme le premier pas par lequel on commença à s'écarter de la route du beau, qui, suivant la véritable définition qu'en donne Aristote, *est la simplicité jointe à la grandeur*. On ne fut plus ni simple, ni clair, ni naturel, ni vrai. Les descriptions forcées d'une nature agreste et sauvage remplacèrent l'intérêt qui, chez les anciens, donnait tant de vie et de chaleur aux poésies bucoliques ou même didactiques.

Bientôt l'excessive monotonie des compositions nouvelles fit sentir la nécessité d'y introduire des personnages et des passions. Mais leur langage fut apprêté, faux et bizarre, comme le genre nouveau de littérature que l'on voulait établir ; l'obscurité du style y égala l'exagération

des sentiments, et l'on prit pour de la hardiesse ce qui n'était que l'expression du délire d'une imagination sans règle.

Les poëtes et les prosateurs partagèrent également, et semblèrent même se disputer la honte d'accueillir une si dangereuse innovation. Ces derniers, usant de l'avantage d'être affranchis de la contrainte des rimes et de la mesure des vers, firent assaut de ridicule pour paraître sublimes : malheureusement ce fut presque toujours aux dépens de la langue elle-même qu'ils prétendirent élever leur prose cadencée à la hauteur et à la dignité de la poésie.

Je ne me suis pas occupé d'eux dans mon épître, parce que, traitant mon sujet dans la véritable langue poétique, il m'a semblé qu'il me suffisait de m'adresser aux poëtes. Au surplus, les défauts et les ridicules que l'on reproche *au Romantisme* sont communs aux deux manières d'écrire. Ce que je dis des poëtes s'applique également, et avec plus de force encore, aux écrivains en prose, dont le style devrait être plus timide et plus réservé que celui des premiers.

Je n'ai pas eu besoin de désigner tous les auteurs qui se sont fait remarquer dans cette nouvelle route; il eût été trop pénible de les nommer, et trop long d'examiner ce

que leurs ouvrages ont de contraire aux véritables règles de l'art. Il en est deux cependant envers lesquels j'ai été moins indulgent : en cela, j'ai agi dans le seul intérêt des lettres, et précisément parce que le véritable talent, dont ils ont fait preuve dans plusieurs écrits, me porte à désirer plus vivement qu'ils abandonnent les drapeaux qu'ils ont arborés, et qu'ils défendent peut-être par un amour-propre mal entendu.

A Monseigneur

l'Évêque d'Hermopolis.



ÉPÎTRE

SUR

LE ROMANTISME.

Versus inopes rerum nugæque canoræ.
HORAT.

SAGE et docte Prélat, dont l'utile pouvoir
S'exerce à diriger l'empire du savoir;
Qui, d'un soin assidu, nourris chez la jeunesse
L'amour des bons écrits de Rome et de la Grèce,
Et, lui montrant du beau les simples ornements,
Préviens du mauvais goût les envahissements;
Permets que, sur tes pas, armé par la critique,
Je combatte à mon tour le démon romantique,
Jaloux de le confondre aux yeux de l'univers,
Si contre ses efforts tu protéges mes vers.

Rétablissant les droits de notre ancienne école,
Déjà de ce faux dieu tu fais trembler l'idole,
Et ses prêtres menteurs, déserteurs de nos lois,
De son culte ont rougi pour la première fois.
Dans l'antique Sorbonne, où ta voix éloquente [1]
Faisait sur l'art d'écrire une leçon savante,
Naguère on les a vus, honteux et consternés,
Cacher dans leurs *album* leurs vers infortunés :
Mais quand tu leur montrais la véritable route,
Loin d'y vouloir entrer, leur cohorte en déroute,
Indocile aux avis de la saine raison,
Fuyait, en maudissant ta prudente leçon,
Et courait chez Nodier entretenir le schisme [2].

La fureur d'innover créa le romantisme.
Des Bardes écossais cet enfant malheureux
A transplanté chez nous son style ténébreux.
Il redressa d'abord sa phrase renversée;
D'un amas de vapeurs dégagea sa pensée;
Et, cachant avec soin ses sentiments outrés,
Chez le Français changeant s'établit par degrés :
Mais revenant plus tard à sa triste méthode,
Du style *nébuleux* il fit prendre la mode.

Notre esprit fatigué des noirceurs de Radcliff,
L'adopta sous le nom de *Genre descriptif* [3].

C'est alors que l'on vit nos auteurs au Parnasse
S'écarter du chemin de Virgile et d'Horace,
Et qu'un public, séduit par ces accents nouveaux,
Comme auteur suranné renia Despréaux.

Ce n'est pas qu'en ce genre, à l'attrait de ses rimes,
Nul poëte n'ait dû des succès légitimes :
Saint-Lambert, de Thompson empruntant les pinceaux,
Etale des saisons les plus riches tableaux;
Rosset, Bernis, Lemierre, en leurs vers didactiques,
Décrivent avec art tous les travaux rustiques.
Loin de payer ses chants par d'injustes dédains,
J'admire les couleurs du peintre *des Jardins.*
Delille, à tes talents j'offre de purs hommages!
Le feu d'un beau génie éclate en tes ouvrages!
Quand tu nous peins des champs l'agréable séjour,
Ton vers brillant et pur a l'éclat d'un beau jour,
« Et sur les bords d'un lac, ta Muse qui se joue,
« Rappelle les accents du cygne de Mantoue. »

Mais il faut l'avouer à ces auteurs confus,
Du style descriptif on vit bientôt l'abus.
Dans ce genre facile essayant l'art d'écrire,
Des poëtes sans nombre ont voulu tout décrire,
Et leur Muse sans frein courut à travers champs
Fatiguer les échos de ses ennuyeux chants.

L'un, avec son compas, parcourant la nature,
Mesura des rochers la sauvage structure;
L'autre, chez Cassini, d'un vol audacieux,
Égara follement sa Muse dans les cieux,
Trop heureux, quand il sut éviter les légistes,
Et ne pas s'aller fondre au creuset des chimistes!
Que dis-je? L'on a vu des rimeurs forcenés,
De l'usage des vers partisans effrénés,
Prêter jusqu'à nos lois, par un effort bizarre,
Le pénible jargon d'une muse barbare,
Et des neuf chastes Sœurs méprisant les avis,
D'un code tout rimé gratifier Thémis [4].
D'autres non moins plaisants, dans leur folle manie,
Aux fourneaux de Darcet réchauffant leur génie,
Et de son art profond chantres harmonieux,
Vantèrent l'*analise* en leurs vers ennuyeux;
Surent dans un corps froid trouver le calorique,
Et d'un mépris savant flétrir le phlogistique [5].

Pour fixer mon esprit tous leurs efforts sont vains.
Ce n'est pas sur ce ton que Virgile aux Romains
Enseignait l'art heureux de féconder la terre,
Ou leur ôtait le goût des travaux de la guerre,
Par le tableau touchant du bonheur de Daphnis,
Ou du jeune berger, amant d'Amaryllis.

Toujours en décrivant une riche nature,
Il fait des passions la plus vive peinture.
D'un heureux épisode ornant chaque sujet,
D'attacher et d'instruire il connut le secret :
C'est un art qu'avant lui posséda Théocrite.
L'intérêt d'un ouvrage est le premier mérite.
  Du genre descriptif je fuis l'ennui mortel ;
Mais je crains encor plus le ton peu naturel
De ces pensifs auteurs dont la Muse rêveuse
Promène ses regards sur l'onde *vaporeuse ;*
Ou sur de vieux créneaux, dans le fond de leurs nids,
Fait gémir les hiboux et les chauve-souris.
Évitons avec soin leur présence importune,
Et proscrivons leurs vers, amis du clair de lune.
Une torche à la main, quand cet astre est levé,
Le romantisme affreux montre un front réprouvé.
Dans le fond des tombeaux, où le traître demeure,
Il tâche d'entraîner une vierge qui pleure ;
Ou sur un noir coursier, qu'il pousse au sein des eaux,
Il livre sa victime à la fureur des flots.
En invoquant Byron, tel poëte en délire,
Tâche en vain d'imiter les horreurs du *Vampire ;*
C'est en vain qu'il veut plaire à son lecteur blasé :
Du poids de ce génie il demeure écrasé,

Et ses vers par trop froids, qui n'ont plus droit de plaire,
Vont, avec ceux d'Hugo, mourir chez le libraire [6].
Loin de vous évoquer, ô mânes de Byron!
Je vous laisse à loisir faire entendre au démon
Les terribles accords d'une lyre infernale,
Chanter de son pouvoir l'influence fatale,
Et je me garde bien, pour troubler l'univers,
D'aller ouvrir la porte à cet esprit pervers.
Toutefois, j'en conviens, de ce mâle génie
J'admire malgré moi la sauvage harmonie :
Il effraye à l'excès le timide lecteur,
Mais du moins il l'échauffe et lui va droit au cœur;
Son style est toujours clair, et jamais sa pensée
D'un déluge de mots ne marche embarrassée.
Pourquoi faut-il, hélas! que ses imitateurs,
D'une meilleure école indignes déserteurs,
Au lieu de l'égaler, offrent de leur modèle
La copie odieuse autant que peu fidelle,
Et que leurs vers obscurs, et de sens dépourvus,
Du fracas des grands mots chérissent tant l'abus!
« Ils vont toujours des mers interroger l'abîme,
« Des rochers menaçans faire trembler la cime, »
Et pour nous effrayer par des moyens plus prompts,
Jusqu'au fond des enfers visiter les démons.

Poëtes, croyez-moi, laissez cette manie
Aux esprits d'Albion et de la Germanie,
Et de l'antiquité relisant les écrits,
Quittez un culte faux et digne de mépris.
Mais tandis qu'en ces vers mon innocente Muse
A prêcher la raison et s'exerce et s'amuse,
Je vois tous ces auteurs irrités, furieux,
Ameutés contre moi pour m'arracher les yeux,
Et tous ces détracteurs des règles d'Aristote
Essayer de prouver que c'est moi qui radote.
Opposant un front calme à leurs lugubres cris,
Pour la dernière fois je leur parle et leur dis :
« Pourquoi, le livre en main, venir avec audace,
« Nous citer des endroits et d'Homère et d'Horace [7],
« Et près de ces auteurs vous mettant sans façon,
« Les forcer à rougir de la comparaison ?
« Vous cherchez, dites-vous, une gloire nouvelle ?
« Eh bien, soit; ce mot seul finit notre querelle.
« Voyez par quels succès de ces nobles rivaux,
« Qui cherchent comme vous la gloire en leurs travaux,
« Le public connaisseur récompense le zèle,
« Quand à la bonne école il se montre fidèle :
« Sur la scène française, à la ville goûté,
« Soumet marche à grands pas à l'immortalité.

« Il a vu Melpomène et la tendre élégie,
« Orner son jeune front des palmes du génie,
« Et ses vers, en tous lieux, brillant d'un vif éclat,
« Ont l'utile vertu d'enrichir Ladvocat.
« Casimir, son rival dans un art difficile,
« Sait surtout nous charmer par l'attrait de son style;
« Guiraud [8], Bis, Ancelot, et d'autres moins fameux
« Ont encor droit de plaire en venant après eux.
« Imitez ces auteurs, et corrigeant vos rimes,
« Tâchez de mériter des succès légitimes. »

Notes.

[1] *Voir* le *Discours* prononcé par Mgr l'évêque d'Hermopolis, à la séance solennelle de distribution des prix du concours général, le 16 août 1824, discours aussi remarquable par la beauté du style que par la justesse et la profondeur des pensées. Le Grand-Maître de l'Université y attaque ouvertement le romantisme, et invite la jeunesse à se tenir constamment en garde contre les invasions du mauvais goût. Je crois que le lecteur me saura gré de lui en citer ici quelques passages, qui ont un rapport direct au sujet qui nous occupe.

« En vain, pour s'autoriser à tenter de nouvelles routes, « on nous parlerait des progrès de l'esprit humain : il n'en « est pas des lettres comme des sciences naturelles; dans « celles-ci on avance toujours, les découvertes sont filles du « temps et de l'expérience : mais lorsque chez une nation « savante et polie, la langue, après s'être épurée, perfec- « tionnée successivement, se trouve fixée enfin par des écri- « vains devenus modèles dans tous les genres, alors, suivre « le chemin qu'ils ont tracé est un devoir; qui s'en écarte « ne peut que s'égarer.

« Oui, malheur à l'écrivain parmi nous, qui dédaignant « notre grand siècle littéraire, tâcherait d'avoir plus de « grâces que Fénélon, plus de noblesse que Racine, plus de

« naïveté que La Fontaine, plus d'originalité que La Bruyère,
« plus de vigueur que Pascal, plus d'élévation que Bossuet!

« Qu'est-il arrivé de nos jours? c'est que certains esprits « ont conçu je ne sais quel dégoût, quelle aversion secrète « pour ce qui est simple, clair, naturel, beau; ils ont paru « ne se complaire que dans ce qui est apprêté, faux, bizarre, « nébuleux; un nouveau style a demandé de nouvelles théo- « ries, et les lettres ont eu leurs sophistes comme la philo- « sophie. N'oublions jamais que le bon sens doit présider à « tout; que l'imagination sans règle ressemblerait à de la « folie; que l'esprit, ainsi qu'on l'a défini, *est le sel de la « raison;* que nos maîtres dans l'art d'écrire se sont mon- « trés amis de cette raison jusque dans leur audace; et que « chez eux la hardiesse du tour et de l'expression s'allie « toujours à une heureuse clarté. »

[2] M. Charles Nodier est l'un des plus ardents disciples de l'école romantique. Il la défend, dans toutes les occasions, avec un zèle et une chaleur qui pourraient même le faire considérer parmi nous comme le chef de cette nouvelle littérature. Je ne crois donc pas, en le désignant ici, faire aucune injure au talent du spirituel auteur de *Trilby* et des *Nuits du Lac;* il a franchement arboré l'étendard du romantisme, et, malheureusement, ses succès nous font craindre qu'il ne s'obstine à lui rester fidèle.

[3] Les romans d'Anne Radcliff et de ses imitateurs eurent une vogue extraordinaire, qui finit par faire place au dégoût que devaient naturellement inspirer des compositions rem-

plies de scènes d'apparitions et de fantômes, les plus propres à effrayer l'imagination. Ce fut précisément lorsque ce genre de roman tomba en discrédit, que l'on vit paraître les poésies descriptives, et que s'éleva cette nouvelle école dont Delille a été le fondateur, école qui, suivant nous, a servi de transition au romantisme.

[4] Ce trait, que l'on pourrait croire une exagération poétique, est cependant un fait très-réel que l'on peut vérifier. Il existe un Code Civil, et même d'autres ouvrages de ce genre, travestis en vers français.

[5] On sait que la chimie moderne a relevé une erreur très-grave de Prietsley sur la théorie de la combustion, et qu'elle a démontré, par des faits constants, qu'il fallait rejeter les idées de ce savant, relativement au phlogistique qu'il considérait comme la partie inflammable des corps.

Au surplus, il faut remarquer que ce que l'on dit ici, en thèse générale, sur les poëmes qui traitent des sciences abstraites, ne doit pas diminuer l'estime due à quelques auteurs qui ont su orner ces sujets arides de toutes les grâces et de tous les agréments de la poésie. De ce nombre est M. Aimé Martin, qui, dans ses *Lettres à Sophie*, a eu le secret de rendre aimable et facile l'étude de la physique, de la chimie et de l'histoire naturelle, sciences hérissées de termes techniques, dont la nomenclature savante et fastidieuse semblait devoir effrayer les Muses.

Le P. Boscovich, jésuite, avait, avant lui, obtenu un succès non moins brillant, en traitant un sujet aussi naturelle-

ment rebelle à la poésie : son poëme *sur les Eclipses* est un vrai traité d'astronomie, où tous les objets, présentés dans un ordre méthodique, sont ornés de tout ce que le langage des Muses latines peut fournir de plus riche et de plus agréable.

[6] M. Victor Hugo est connu, dans la littérature, par des Odes qui peuvent soutenir la comparaison avec les plus belles de Lebrun et de J.-B. Rousseau; il eût peut-être surpassé notre fameux lyrique et marché sur les traces de Pindare, s'il ne se fût pas trop souvent écarté de la route du vrai, pour se jeter dans les trompeuses régions du romantisme, où son génie semble s'éteindre au milieu d'un nuage d'imaginations et de rêveries vagues et confuses. Il est inutile de faire observer qu'il n'est question ici que des ouvrages dans lesquels les défauts que l'on reproche à ce jeune poëte se font le plus remarquer.

[7] Ce passage fait allusion à la lettre adressée par M. Hugo à l'un des rédacteurs du *Journal des Débats*, ainsi qu'à la réponse de ce dernier, qui a réfuté victorieusement tous les raisonnements par lesquels son adversaire prétendait justifier ses nouvelles doctrines littéraires, en les appuyant d'exemples puisés dans les auteurs classiques.

[8] Tout en payant à l'auteur des *Machabées* le tribut d'éloges qu'il mérite, il est juste de faire remarquer que ses poésies élégiaques ne sont pas toujours exemptes d'expressions hasardées et de tournures un peu romantiques. Il serait

pénible de le voir devenir tout-à-fait infidèle aux bonnes doctrines littéraires qui lui ont valu ses premiers succès.

M. Bis, auteur d'une belle tragédie d'*Attila*, et M. Ancelot, qui s'est fait une réputation si bien méritée dans l'art de Corneille et de Racine, appartiennent tous les deux à la bonne école.

SATIRE.

LA MODE.

LE POETE.

C'EST toi que je combats, divinité frivole ;
Toi, qui vois l'univers encenser ton idole,
Et, du brillant palais où tu fixes ta cour,
Te plais à nous dicter des décrets, pour un jour ;
Viens, Mode, et sans trembler pour ta gloire offensée,
Souffre au moins qu'un sujet te dise sa pensée.
Oui, je veux, de ton règne attaquant les travers,
Punir, en les montrant, tes caprices divers.
Tu sais bien que dans Rome, autrefois, les esclaves
Dégagés, à ta voix, de leurs tristes entraves,
A leurs maîtres confus, en toute liberté,
Osaient, une fois l'an, dire la vérité :
Déesse, fais revivre une coutume éteinte,
Et permets qu'aujourd'hui je te parle sans feinte!

LA MODE.

Téméraire! oses-tu, pour la seconde fois,
Braver insolemment mon pouvoir et mes lois?
Cédant au noir démon qui te pousse à médire,
Veux-tu donc épuiser les traits de la satire?
Et n'est-ce pas assez d'avoir de tes mépris
Accablé, sous mes yeux, mes auteurs favoris?
Malheureux défenseur des doctrines classiques,
Va-t-en porter ailleurs tes préjugés gothiques;
Retire-toi, te dis-je, et, loin de mes enfants,
Va charmer les loisirs de leurs vieux partisans!

LE POETE.

Je vous entends, Déesse, et mon esprit devine
Tous les motifs secrets de votre humeur chagrine.
Sans doute vous pensez que je vais tout à coup
Au *Genre nébuleux* porter le dernier coup,
Et déjà vous tremblez que ma fureur n'éclate
Sur le pensif auteur de *la Mort de Socrate?*
Non, non, rassurez-vous : je livre à leur destin
Les vers de *Lamartine* et de *Mély-Janin.*
Le *Socrate* au tombeau pour jamais peut descendre :

Je ne viens pas des morts troubler ici la cendre,
Et je ne poursuis point, pour lui livrer combat,
L'ombre du *Solitaire* au bord du lac *Morat.*
L'hydre du mauvais goût lève sa tête altière,
Je le sais ; mais comment l'abattre toute entière?
Des monts glacés du Nord le faux goût descendu
A beau parler chez nous un langage inconnu,
Il a beau nous montrer, amusant la sottise,
Le Celte converti qui rêve et dogmatise ;
On l'écoute, et le ciel lui prêtant son appui,
Semble l'autoriser et combattre pour lui.
Déesse, d'autres soins occupent ma pensée :
De ton joug plus brillant ma raison est blessée ;
C'est toi-même, c'est toi qu'aujourd'hui dans mes vers
Je prétends diffamer aux yeux de l'univers.

LA MODE.

Parle donc : aussi bien ma puissance affermie
Peut défier les traits de ta rage ennemie.
Pour l'ébranler, crois-moi, tous tes efforts sont vains,
Et mon sceptre à jamais doit régir les humains.
Qui pourrait contester mon antique origine ?
Du monde sous les eaux j'ai pleuré la ruine,

Et je crus un instant que mon pouvoir détruit
Allait s'ensevelir dans l'éternelle nuit;
Mais quand le vieux Noé fut sorti de son arche,
J'allai porter mes lois au premier patriarche,
Et ses nombreux enfants, à m'obéir tout prêts,
Avec soin, d'âge en âge, ont suivi mes décrets.
Qui pourrait aujourd'hui troubler mon vaste empire?

LE POETE.

Des mortels, j'en conviens, la moitié vous admire,
Et même, sur ce point, tout sévère censeur
Dira qu'à l'autre encor c'est faire trop d'honneur.
Que n'osent pas des sots, qui, par là, croyant plaire,
Poursuivent du bon ton l'insipide chimère,
Et ces esprits, nourris dans la frivolité,
Qui, dès que par la Mode un arrêt est dicté,
Vont, avec une folle et lâche complaisance,
En proclamer partout la risible importance,
Et d'un pouvoir absurde indignes familiers,
Colportent dans Paris ses ordres singuliers?
C'est là, surtout, c'est là que leur troupe imbécille,
Offre de toutes parts sa présence inutile.
Voyez-les, étendus dans leurs chars élégants,

D'un déluge de boue inonder les passants :
Deux heures vont sonner ; ils volent à la Bourse ;
Ou, croyant attraper la Fortune à la course,
D'autres plus diligents, sans faute dès midi,
Vont s'informer du cours au café *Tortoni,*
Et, sans avoir un sou, faisant une *offre ferme,*
Risquer ce qu'ils n'ont pas en des marchés à terme.
La Mode, eh oui, la Mode, en ce jeu ruineux,
Montre sur les esprits son pouvoir dangereux ;
C'est elle qui nourrit le luxe et la paresse,
Par l'art de spéculer sur la hausse et la baisse ;
Qui, mettant en honneur ce dangereux métier,
Souffle l'ardeur du gain dans le cœur du rentier ;
De *primes,* de *reports* sait flatter ses caprices,
Et l'instruit à marcher au bord des précipices.
Des désastreux effets de ses fameux paris,
La Bourse, à chaque instant, épouvante Paris.
Cet antre de Cacus, cet effroyable abîme
Engloutit chaque jour victime sur victime,
Et l'odieux mensonge, abusant du crédit,
Y met effrontément son adresse à profit.
Encore si jamais, dans cet endroit perfide,
Véritable tripot, où l'astuce préside,
On ne voyait courir que ces roués maudits,

Contre l'écueil du jeu dès long-temps enhardis,
Et tous ces intrigants dont l'indigne cohue
Du *Parquet* chaque jour ose encombrer l'issue!
On sait bien que souvent leur plus fameux acteur
A laissé chez Thémis son gain et son honneur,
Et que même par fois son audace punie
A sur le tabouret bravé l'ignominie :
Mais à la Bourse, hélas! des malheurs moins obscurs,
Iront épouvanter tous les joueurs futurs.
Dans ce lieu dangereux, en malheurs si fertile,
Accourent à longs flots et la cour et la ville,
Et le démon du jeu, par d'horribles leçons,
Y ternit quelquefois l'éclat des plus beaux noms.
Je veux, par un seul trait, prouver ce que j'avance,
Et s'il faut des témoins, j'ai Paris et la France :

Cette ville comptait, parmi ses habitants,
Un homme qui, d'un nom, illustre dès long-temps,
Lui-même soutenait l'honneur héréditaire
Par toutes les vertus d'un époux et d'un père.
Modeste dans ses vœux, sage et plein de raison,
Le bonheur et la paix régnaient dans sa maison ;
Pour le jeu seulement un reste de faiblesse
Trahissait malgré lui les goûts de sa jeunesse.
Pourtant, à peu de frais, avec certains amis,

Il en prenait chez lui l'exercice permis;
Il pouvait, tous les soirs, se faire pauvre ou riche
Dans un humble *piquet* à quatre liards la fiche;
Par six tours au *trictrac* n'être point arrêté;
Renouveler dix fois sa mise à l'*écarté;*
Enfin, dans un *boston,* sans blesser la prudence,
Au risque du *chelem,* tenter l'*indépendance;*
Trop heureux, si toujours dans ces modestes jeux
Il eût su renfermer ses goûts aventureux!
Mais enfin, ce penchant qui couvait en son âme,
Semblable au feu caché, se réveille et l'enflamme.
Il brûle de nouveau de courir les hasards
Que Paris aux joueurs offre de toutes parts;
L'horrible soif du gain le presse et le tourmente.
Plein d'espoir, à la Bourse, un jour, il se présente:
Ciel! quels objets nouveaux à ses yeux sont offerts!
Sur le crédit public les paris sont ouverts;
On s'agite, on se presse, on se heurte en silence;
Le *parquet* assiégé semble une table immense
Où la France et l'Europe apportent leur enjeu;
Sur le front des joueurs, écrite en traits de feu:
La fièvre de la hausse, exerce son empire.
Malheureux! où t'emporte un funeste délire!
Arrête!.... réfléchis du moins quelques instants!

Le ciel t'a rendu père! ah! songe à tes enfants!
Il ne peut résister au démon qui l'agite.
Sur le fatal *carnet* sa ruine est inscrite.
C'en est fait; tous ses biens lui vont être ravis.
Demain l'aube du jour lui doit ce triste avis.
Mais l'honneur, direz-vous, l'honneur du moins lui reste:
Sans doute, mais il va lui devenir funeste.
Son malheur est immense, et d'un malheur plus grand
L'honneur de son nom même est encor le garant.
Oui, la cupidité, dans son affreuse joie,
Médite de saisir une plus vaste proie.
Il offrit tous ses biens à son dur créancier:
On ne l'écouta point, il fallait tout payer.
Il avait des parents, une épouse, des frères,
Puisqu'ils portaient son nom, ils étaient solidaires;
Qu'il s'engagent, dit-on, ou de sa liberté
Lui-même il doit s'attendre à solder le traité.
On eut à la justice un recours nécessaire:
Mais sa voix, à la fois équitable et sévère,
Punit ce débiteur de sa témérité,
En la marquant du sceau de la déloyauté.
Ces désastres fameux, Mode, sont votre ouvrage.
Mais loin de mon sujet peut-être je m'engage.
Je détourne les yeux de ces tristes objets,

Et vais tâcher ailleurs de louer vos bienfaits.
C'est moi, me direz-vous, qui donne à l'opulence
Le goût, l'occasion d'une noble dépense;
Sans moi, mille plaisirs resteraient inconnus;
Le riche et l'indigent marcheraient confondus;
C'est enfin, grâce à moi, que l'on voit la patrie
Par le luxe étranger chaque jour enrichie.
Fort bien, Mode, ah! vraiment je suis très-enchanté
De voir en vos discours le luxe ainsi vanté.
Vous lui devez beaucoup, et même l'on peut dire
Qu'il soutient à lui seul l'honneur de votre empire.
Pour flatter son orgueil et nourrir ses penchants,
On travaille à l'envi l'or et les diamants;
Et c'est encor pour lui, qu'au péril de sa vie,
L'homme court enlever les trésors de l'Asie,
Ou que, cherchant la perle en son gouffre profond,
Il ne craint pas des mers de visiter le fond.
Ce luxe toutefois, ce luxe qu'on admire,
Des fléaux d'ici-bas est peut-être le pire:
Par lui, l'homme, soumis à d'éternels travaux,
Y consume sans fruit sa vie et son repos.
Le luxe en un seul jour vient lui ravir en masse
Ce qu'en dix ans de soins avec peine il amasse;
Heureux sur ses vieux ans si, de compte arrêté,

Il lui reste l'honneur avec sa pauvreté!
Ce mal invétéré, comme une plaie immense,
De l'État languissant dévore la substance,
Détestable serpent qui cache sous les fleurs
Le dangereux venin dont il corrompt les mœurs.
  Interrogeons, hélas! chaque triste victime
Que la mode et le luxe entraînent dans l'abîme :
Ici, je vois un fils, l'espoir de sa maison,
Qui, trahissant la gloire et l'orgueil de son nom,
Mène au sein des plaisirs une vie inutile;
Qui, de mille travers scandalisant la ville,
Prend leçon de duel avant son déjeuné,
Et le soir, dans un char, promène une Phryné;
Avec elle, en tous lieux, traîne son infamie,
Et de sa liberté paie enfin sa folie.
Plus loin, par un exemple encor plus effrayant
De la contagion de ce luxe attrayant,
O honte! ô désespoir! une mère éplorée,
Au lâche séducteur d'une fille adorée
Demande compte en vain de quinze ans de vertus:
Sa fille fuit loin d'elle et ne la connaît plus.
Des plaisirs séduisants offerts à sa jeunesse
Elle n'a pu prévoir la dangereuse ivresse :
Le luxe, à la corrompre employant ses efforts,

Pour elle a prodigué ses plus riches trésors.
C'en est fait à jamais de sa chaste innocence.
Pour le luxe et la mode outrageant la décence,
Et d'un front virginal effaçant la pudeur,
Elle étale partout son jeune déshonneur.
Par l'ardeur de briller au vice encouragée,
Bientôt on la verra, honteusement gagée,
Se livrer chez Mondor à beaux deniers comptants,
Et vendre des faveurs, rebut de vingt amants.
Plus malheureuse enfin, mais nōn pas plus coupable,
De la séduction victime déplorable,
Un jour, elle osera, sur l'autel de Vénus,
Brûler un lâche encens pour les premiers venus.
O Mode! voilà donc tes œuvres tant vantées!
Mais, hélas! tes leçons du monde trop goûtées,
Font circuler au sein de la société
Le dangereux poison de la frivolité.
Dans Paris, chaque jour, exerçant tes ravages,
Tu suffis à troubler la paix de vingt ménages,
Et chaque jour, pour toi, des scandales nouveaux
Vont affliger Thémis et remplir les journaux.
Quels sont ces deux époux qui, debout dès l'aurore,
En des quartiers déserts, où tout sommeille encore,
D'un air tout effaré, portant leurs pas errants,

Prennent, pour s'éviter, des chemins différents?
Hier on les a vus, dans une scène affreuse,
Nourrir les noirs accès d'une humeur querelleuse,
Et, dans le sacrement, véritables démons,
Se donner à l'envi les plus horribles noms :
Pourquoi? Pour je ne sais quelle mode nouvelle
Dont l'épouse indiscrète, au seul bon goût fidelle,
Prétendait imposer la dépense au mari,
Et chez leurs avocats ils vont, d'un cœur aigri,
Grossir de leurs griefs une requête énorme,
Dussent-ils, au retour, se battre bien en forme.
Mais à quoi songe aussi ce mari peu galant?
Pense-t-il avoir seul le merveilleux talent
De réduire une femme aimable, mais légère,
Au personnage obscur de simple ménagère?
Croit-il, impunément incommode et jaloux,
Pouvoir à sa moitié refuser des bijoux,
Et, fort de tous les droits que lui donne le Code,
Avoir encor celui de condamner la mode?
Réduisant sa dépense à mille francs par mois,
Elle met ses chapeaux au moins deux ou trois fois;
En dépit du bon ton et de sa couturière,
Elle porte une robe une semaine entière;
Ses rubans et ses fleurs lui coûtent tout au plus,

Vu leur simplicité, tous les ans, mille écus :
Que veut donc son mari, dont la triste manie
Est de blâmer toujours son peu d'économie ?
C'est à lui de payer, dût-il, avant un an,
Voir ses meubles saisis et ses biens à l'encan.
Que si, plus prévoyant, il règle sa dépense
Sur les nécessités d'un budget fait d'avance ;
Honorable chez lui, mais sans profusion,
S'il prétend établir l'ordre dans sa maison,
D'un amas de valets éloigner l'entourage,
Entretenir sans luxe un modeste équipage;
Avec douceur, enfin, de ses légers défauts
S'il avertit par fois madame, en peu de mots;
S'il ose la prier de garder ses fourrures,
De ne plus en chiffons convertir ses parures,
Alors, sur tous ces points, et du ton le plus haut,
Voyez-la contre lui s'emporter aussitôt,
Véritable tyran, crier à l'esclavage,
Et soutenir enfin que son mari l'outrage.
« De quoi se mêle-t-il ? qu'il se taise. Au surplus,
« Ma dot, argent comptant, fut de cent mille écus.
« Nous ne sommes pas faits, je le vois, l'un pour l'autre ;
« Je reprends tout mon bien : monsieur, gardez le vôtre :
« Soyons libres ; pour moi je prétends, loin de vous,

« De ce qui m'appartient vivre selon mes goûts. »
Quoi! d'un cœur féminin tel est le fier langage,
Quand le démon du luxe échauffe son courage?
Sans doute; et ces époux, déjà trop irrités,
Par la chicane encore à se nuire excités,
Des biens que leur laissait un désordre funeste,
Dans un affreux procès vont dissiper le reste;
Pour héritage, enfin, léguant à leurs enfants
Le scandale odieux de leurs longs différents.
D'autres, par un chemin plus doux et plus commode,
Savent s'abandonner au torrent de la mode,
Et, tranquilles époux, sans éclat, sans effort,
Se ruinent gaîment dans un parfait accord.
Il est vrai que monsieur, pour affranchir son ame,
Des soins minutieux qu'exigerait sa femme,
Lui faisant les honneurs du grand appartement,
Deux étages plus haut s'est logé prudemment;
Même, afin d'éviter sa rencontre imprévue,
D'un escalier secret, qui conduit à la rue,
Pour entrer ou sortir il préfère toujours
Suivre d'un pied discret les ténébreux détours.
De son côté, madame, à ses plaisirs livrée,
Des ennuis du ménage à jamais délivrée,
Tout le jour, en public, dans un cercle d'amis,

Souffre de son amant les petits soins permis
Le soir, pour mieux juger de la pièce nouvelle,
Lui donne dans sa loge une place auprès d'elle,
Et, sans s'inquiéter si l'on en pense mal,
Lui permet, en sortant, de la conduire au bal.
Ainsi, ces deux époux, dans une paix profonde,
Goûtent séparément les plaisirs du grand monde.
Toutefois, un beau jour, d'avides créanciers
Arrivent, précédés d'un cortége d'huissiers,
Qui, les titres en main, et d'un style énergique,
Saisissent leur hôtel par décret authentique.
Ils relèguent madame en son appartement,
En lui laissant à peine un seul ajustement;
Des meubles, des bijoux font un long inventaire,
Apposent les scellés sur chaque secrétaire,
Et furetant partout, de la cave au grenier,
De leurs descriptions font un volume entier.
Mais des valets surtout l'inutile cohorte,
Est, sans plus différer, par eux mise à la porte.
Monsieur, à son retour, surpris avec raison,
Du silence parfait qui règne en sa maison,
Est instruit du péril par sa triste compagne,
Et, pour fuir les recors, se sauve à sa campagne

De la contagion les effets différents

Croissent de proche en proche et gagnent tous les rangs.
De mille affreux revers l'exemple est inutile;
Elle infecte la cour, elle corrompt la ville;
Du ministre elle passe au plus mince commis,
Et pour suivre la mode on se croit tout permis.

LA MODE.

Ainsi vous terminez une injuste critique.
A tous ces vains discours souffrez que je réplique:
L'homme, par sa nature, inconstant et léger,
De goûts, de passions toujours prêt à changer,
Ne sut, dès l'origine, enclin à tous les vices,
Par quels excès d'abord amuser ses caprices.
L'ardeur de dominer créa les conquérants;
La sombre défiance enfanta les tyrans.
On vit régner partout la force et l'injustice,
L'affreuse impiété, l'orgueil et l'avarice,
Et rien ne tempérait dans les esprits altiers
La sauvage âpreté de mille instincts grossiers.
La foule des humains, inepte, sans culture,
Et soumise en esclave à sa triste nature,
Croupissait lâchement dans son obscurité,
Montrant du crime seul l'affreuse nudité.

Grâce au ciel, à la fin mon règne prit naissance :
J'exerçai sur les cœurs une heureuse influence ;
Chez les mortels soumis au joug de la raison,
J'établis par degrés les règles du bon ton ;
Je sus polir les mœurs, adoucir le langage,
Assujétir les goûts au pouvoir de l'usage,
Et j'appris, en un mot, à tout le genre humain,
Du grand art d'exister l'exercice et la fin.
Tout-à-coup à ma voix s'éveille l'industrie ;
A d'utiles travaux appliquant son génie,
L'homme est heureux enfin, et voit de toutes parts
Fleurir la liberté, le commerce et les arts.
Docile à mes leçons, en domptant sa paresse,
Il me doit ses vertus ainsi que sa richesse.
Vous m'avez entendue, et voilà mes forfaits :
Répondez.—Je n'ai garde.—Eh pourquoi ?—Je me tais..

FIN.

PARIS. A. BORON, IMPRIMEUR DE MONSEIGNEUR LE DAUPHIN,
RUE DES NOYERS, N° 37.

